

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Quotidienne.
PARIS: 1 Mois 3 Mois 1 An
POUR LES ETATS-UNIS: \$1.00 \$3.00 \$10.00
POUR L'ÉTRANGER: \$1.50 \$4.50 \$15.00
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

Le Numéro  **Cinq Sous**

PRIX DE L'ABONNEMENT.
Edition Hebdomadaire.
PARIS: 1 Mois 3 Mois 1 An
POUR LES ETATS-UNIS: \$1.00 \$3.00 \$10.00
POUR L'ÉTRANGER: \$1.50 \$4.50 \$15.00
Les abonnements se soldent invariablement d'avance.

L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRATURE. PRO ARIS ET FOCIS. SCIENCES, ARTS.
NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI, 28 SEPTEMBRE 1907. 81ème Année.

1er Septembre 1827

Pour Mme de La Fayette.

Chronique parisienne.

Les revues sont le charme des vacances. Elles nous entretiennent de personnes défuntes et de choses oubliées. Ce à détache de l'actualité et repose un peu de l'histoire vivante. L'heure reviendra toujours assez tôt de vivre dans le présent. Loin de Paris, dans la paix d'une petite ville endormie, il est délicieux de lire quelques pages où resuscitent des âmes très ancêtres. Et si, par bonheur, il s'agit d'une femme de jadis, qui fut tout à fait femme, avec le génie par surcroît, on s'égare, en sa belle compagnie, tout au fond du passé. Songer à Mme de La Fayette, sous une arcade de tilleuls, pendant un après-midi de dimanche provincial, ce n'est pas un passe-temps, c'est une cure. On se sent ensuite plus calme et plus fort pour lire le journal qui vous attend à la maison, et qui vous renseignera sur le dernier état de la mentalité des maîtres d'école ou sur les évolutions de la médecine.

Voici que M. Jean Lemoine ajoute à son tour, dans un intéressant article de la "Revue de Paris", quelques traits précis, sinon nouveaux, au portrait de cette rare personne. Marie de La Vergerie, comtesse de La Fayette. Tant qu'on parlera la langue française, la varie, l'ancienne, l'auteur de "La Princesse de Clèves" conservera ses adorateurs. Plus que jamais, aujourd'hui que le féminisme littéraire règne souverainement, doit triompher la femme qui enrichit le roman français de son premier chef-d'œuvre. Admirer Mme de La Fayette est le moindre des devoirs et le plus facile des plaisirs. La bien connaître est moins aisé. Il n'y a pas trente ans que son histoire a été dégagée de la légende. Sa renommée traversa alors une sorte de crise, dont elle sortit victorieuse assurément, mais différente, au grand plaisir des bonnes âmes qui tiennent à l'existence terrestre des anges. Les anges sont infiniment rares, dans tous les siècles. En littérature, on les compte sur les doigts. Ce sont d'ailleurs, pour la plupart, des anges du sexe masculin. Ceux-là mêmes ne jouissent du caractère séraphique qu'à titre précis. Il suffit d'un dossier d'archives livré à la curiosité d'un chercheur pour que ces natures immatérielles soient restituées à l'humanité de tout le monde.

Ce qu'il y avait d'angélique dans le souvenir de Mme de La Fayette a été rature par une enquête, comme on en mène dans les questions de canonisation. La mémoire de cette illustre dame en a souffert quelque dommage. La postérité faillit se brouiller avec elle et la convaincre de supercherie. La postérité n'aime jamais à reconnaître qu'elle s'est trompée. "On m'a trompé!" crie-t-elle tout d'abord. Elle s'était habituée, on ne sait trop pourquoi, à imaginer une La Fayette dolente, sentimentale, sacrifiée, béante, toute d'abnégation et de mélancolie. D'excellents esprits acceptaient docilement cette figure du vœu. Un dossier s'est ouvert. Au lieu d'une sainte, il révélait une femme. On s'indigna.

Ce fut presqu'un scandale, dont on se souvient encore, entre gens que pussent le dix-septième siècle. Il y eut une "Affaire La Fayette", aux environs de 1877. Les ardeurs se sont éteintes. Il est permis aujourd'hui de résumer ce petit procès psychologique, en toute impartialité. L'incomparable romancière, dévorée, replacée dans la vie, en est quitte pour avoir perdu son aureole de carton doré. Nous devons nous résigner à ne plus voir en elle qu'une créature humaine qui était de son monde et de son temps. Ce n'est, après tout, qu'un ange de moins. Le ciel y perdit, sans qu'il en coûtât rien à la littérature. "La Princesse de Clèves" garde tout son éclat de par-diamant.

N'empêche pas qu'on en a voulu à l'auteur du plus exquis et du chaste des romans d'amour d'avoir vécu selon son siècle. On se

plaisait à imaginer que Mme de La Fayette avait souffert poétiquement d'un long veuvage. La Rochefoucauld intervenait ainsi, en toute bienveillance, auprès d'une femme languissante et abandonnée. La légende enterrait M. de La Fayette à la fleur de l'âge. Tout à coup, sans souci de la morale mondaine, ce mari est sorti, ressuscité, tout gaillard, d'un carton de documents. Ce diable d'homme a prouvé, son acte de décès en main, qu'il exerça pendant près de trente ans quelques-uns de ses droits conjugaux. "Il affirmait même avoir survécu à la Rochefoucauld. Cette réapparition fut jugée de mauvais goût. On trouva la conduite de M. de La Fayette indélicatement. On essaya de lui démontrer qu'il était mort vingt-cinq ans plus tôt. Entêté comme un mari, il obtint à donner les preuves de sa longévité. Hélas! nous de dire qu'il se rendait importun pour la première fois. Il ne faut point juger le comte de La Fayette sur cette espéragerie d'outre-tombe. Pendant sa vie mortelle, il ne cessa de se montrer le moins encombrant des époux. Était-ce un cynique ou seulement un philosophe résigné? Est-ce de lui que La Bruyère dit cruellement: "Il y a tel homme qui, en tant qu'il est mari, n'en est fait dans le monde sur aucune mention. Vit-il encore? Ne vit-il plus? on en doute. Il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soumission. Il ne lui est dû ni douaire ni convention; mais à cela près, et qu'il n'accouche pas, il est la femme, elle le mari." M. de La Fayette est une énigme. Les maris de Muses sont féconds en surprises. Tout récemment on publiait une lettre où M. Dudevant demandait la croix, au titre d'époux réouidi de George Sand. M. de La Fayette doit être considéré comme une ébauche seigneuriale de M. Dudevant? On a cru longtemps, qu'il n'était toujours, dans ses terres d'Auvergne. Voici que nous apprenons qu'il venait de temps en temps à Paris, et qu'il descendait bravement à l'hôtel de la rue de Valenciennes, chez sa femme, sous le toit où La Rochefoucauld se cognait sa goutte. M. de La Fayette est insondable.

Aussi bien ne s'agit-il aucunement de lui. Mais La Rochefoucauld, l'époque de l'idéal, celui du libre choix, devons-nous admettre que Marie de La Vergerie se consola de l'avoir perdu? Tout indique que elle s'habituait à la douleur et nous n'avons pas le pharisaïsme de l'en blâmer. Qu'avait-il donc apporté de lui-même à cette femme raisonnable et perspicace? Des restes! les débris d'une ambition déçue, toutes les vieilles blessures à panser de son corps d'ancien beau et de son âme de révolté vaincu. Ce n'était pas un ménage de tourtereaux que l'union de ces deux êtres. Aperçoit-on même dans leur liaison l'ombre d'un amour? Le paradisaïen fu-bu avait tant aimé d'amazones, au temps de ses fureurs et de ses folies, et de si perverses, et de si belles! Mme de La Fayette n'était rien moins que joyeuse. Ses portraits sont contradictoires. Tous s'accordent pourtant à la gratifier d'un long nez sagace et peu volumineux, qui semble solide comme un gouvernail. Ce nez là dut flatter l'égoïsme et l'impudence à la tendresse dans ce qui restait au fond de l'âme dévastée de La Rochefoucauld. Extérieurement inamoureuse, la froide amie du pessimisme des "Maximes" avait en lui un bon vieux camarade de psychologie. Ils parlièrent ensemble à merveille, de l'Amour, un paradis dont il était banni et quelle ne vit jamais, elle, que par-dessus le mur. Mlle de Scudéry, qui ne craignait point, dans sa correspondance, d'appeler les choses par leur nom, écrivait à cette mauvaise langue de Bussy: "M. de La Rochefoucauld et Mme de La Fayette ont fait un roman des galanteries de la Cour d'Henri second qu'on dit être admirablement bien écrit. Ils ne sont pas en âge de faire autre chose ensemble.

Est-il donc possible d'écrire "La Princesse de Clèves" sans

avoir aimé? Pourquoi pas? Si profond, si touchant que soit ce livre, il semble avoir été pensé contre l'amour. Sous sa grâce racinéenne se cachent des sentiments suprahumains, à la Port-Royal et à la Cornélie. Le prince de Clèves a le beau rôle: il est sage et sublime. Ce ne sera pas ainsi que Léila peindra le type du mari bourreau. Mme de La Fayette limitait les droits de la passion. C'en est assez pour la rejeter bien loin de nous, en tant que romancière d'amour.

Mais quelle est des nôtres, et vivante, et d'aujourd'hui, et de demain, et de toujours, quand d'écrivain elle redevient femme? Une naïf mandeuse, voire intrigante, avec toutes les curiosités et toutes les ruses. C'est la solliciteuse que nous montrât hier M. Jean Lemoine dans son étude très documentée. Pour se débarrasser de feu La Rochefoucauld, cette veuve consolée se jeta dans la politique et dans les affaires. Elle a dompté Louvois! Ce ne devait pourtant pas être un homme femme à entendre. Nous n'avons pas les lettres dont elle accusait le terrible ministre, mais les réponses de Louvois, brèves et déterantes, suffisent à prouver qu'il se laissait faire. Si discret qu'il ait été le comte de La Fayette, il se prolongeait sous les apparences corporelles de deux fils, un abbé et un militaire, qu'il fallait pourvoir, le premier de bénéfices et le second d'un régiment. Bénéfices et régiment furent enlevés de haute lutte par le modèle des mères sollicitieuses. Le cadet, René Armand, est colonel à vingt et un ans. Dans son zèle maternel, Mme de La Fayette s'occupe de lui trouver des recrues. Il est jeune, il s'amuse aux sottises de garnison et fait scandale à Strasbourg en rossant les bourgeois. Une enquête est ordonnée. Il semble bien que Louvois étouffa l'affaire. Le petit colonel resta à Strasbourg, parce qu'il avait une mère influente au ministère. Telle était l'immortalité de l'ancien régime.

Cette La Fayette de la vérité, non plus nimée en sainte, ni touchée, mais si drue, si gaillarde et si saine, c'est la femme d'affaires dans toute sa robuste complexité. Décidément, ce n'était pas du tout une contemplative. Avant elle, jamais promis d'en être une! Lorsqu'on aura achevé son portrait d'après nature, il faudra le compléter par cette définition d'Anatole France: "Elle avait dans l'esprit autant d'adresse que de sincérité." Elle a avoué avec sa belle tranquillité de raisonneuse: "A-ton gagné d'être parfaite?" La perfection, qui n'était pas de son monde, elle se contenta de la mettre dans le plus noble et le plus fin des livres.

Auguste Comte et le dernier du culte
Pour la première fois depuis cinquante ans, l'exécuteur testamentaire d'Auguste Comte a dû verser, cette année, la somme de 50 francs au curé de l'église de Saint-Paul-Saint-Louis, et 50 autres francs à l'ensemble des paroisses de Paris.
Par son testament, il déclarait que le budget théologique devant disparaître de France, il voulait léguer 100 francs pour l'entretien du culte catholique à Paris.
Le budget théologique ou le budget du culte étant supprimé, par la loi de séparation, le moment est venu d'exécuter cette clause testamentaire.
Cette sympathie du père du positivisme à l'égard du culte catholique et de l'église Saint-Paul s'expliquait ainsi:
Le 28 août 1845, il était parisien, en l'église Saint-Paul, d'un



ARROW
COLLE GRANDS
Fabriqué avec le Procédé Clapote
1/2 de gallon, 2 pour 25c
Cluett, Peabody & Co., Fabricants

POURQUOI EST VOTRE FOIE?

ECRIEZ-NOUS LIBREMENT

et franchement, avec la plus grande confiance, nous faisant part de tous vos maux, et donnant votre âge. Nous vous enverrons un **AVIS GRATUIT**, dans une enveloppe ordinaire cachetée, et un précieux Livre de 64 pages sur le "Traitement à Domicile des Femmes".
Adresse: **Les Adresses Dept. The Chattanooga Medicine Co., Chattanooga, Tenn.**

bébé, avec sa fiancée, Mlle Clotilde de Vaux.
Sa fiancée moquer l'année suivante, et, depuis cette date — 1846 — l'entraîna chaque semaine dans l'église Saint-Paul, méditant devant la chapelle du baptistère et allant ensuite au Père-Lachaise s'agenouiller sur la tombe de la disparue.
En 1857, il exigea, dans son testament, qu'à ses obsèques, le char funèbre stationnerait un moment devant l'église Saint-Paul.

L'imitation criminelle.

Il serait malaisé de nier, en présence de ce qui se voit en France, une sorte de "loi" de l'imitation criminelle. Il n'est pas d'attentat qui ne se reproduise d'une façon presque identique et dans un bref délai. Un tableau est tracé sur Louvre: successivement deux ou trois toiles sont l'objet de la même stupide mutilation et, pour deux coupables, au moins, c'est la même forfaiture imbécile, après l'acte criminel.
On dirait que certains cervetoux n'attendent qu'un canotier d'opérations perverses, le scénario d'une œuvre de mal, la "leçon de choses" offerte à leur impuissance, selon l'expression qu'emploie le pittoresquement un jour, le docteur Corré. Il serait curieux et troublant de pouvoir suivre la suggestion depuis le moment où elle pénètre dans l'esprit, sans doute repoussée, d'abord, jusqu'à l'heure où, impérieuse, elle pose à l'action, de pouvoir étudier sa germination, son développement tyrannique jusqu'à l'instant de la réalisation.
Il n'est guère de grand crime qui n'ait eu presque aussitôt son pendant. Un des exemples les plus singuliers, par la similitude parfaite et complète, est celui de l'assassinat de l'archevêque de Paris Bon par le père Verger, en 1857, pendant une procession à Saint-Etienne-du-Mont. Il est arrêté et interrogé: "Pourquoi avez-vous commis ce meurtre?" Il répond: "Je n'avais au cœur un sujet de haine contre la personne de Monseigneur." Entre parenthèses, c'est Verger, accusé exalté, qui, pendant le réquisitoire du procureur impérial, s'écria tout à coup: "Il ment!" "Je lui retire la parole!" Et cela fut dit d'un tel ton que le magistrat fut un moment interloqué.

Or, juste un mois plus tard, un prêtre italien assassinait, de la même façon, l'évêque de Matera, pendant un office, et comme Verger, déclarait n'avoir pas eu d'animosité contre sa victime. Il est peu de cas qui se répètent d'une façon aussi absolue et pour ainsi dire aussi servile, et où on surprenne mieux le phénomène de l'imitation. De même, il y a moins longtemps, le crime d'Eyraud fut

presque immédiatement suivi de celui du Danois Phelippen qui, comme lui, promena dans une malle le corps de l'homme qu'il avait tué.
Je prends ces exemples à dessein parce que les imitateurs étaient loin du pays où s'était commis le crime initial. Au temps de Verger, la presse ne donnait que de sommaires détails sur les affaires criminelles et, pour Phelippen, il n'avait pu lire que de brèves dépêches sur l'assassinat dont Eyraud était l'auteur. L'idée s'était présentée à eux sur un récit vraisemblablement très onctueux du fait: il avait suffi pour les déterminer à un meurtre analogue. On ne saurait accuser la les journaux, comme le fait, avec une verve un peu paradoxale, le docteur Aubry, d'être les vrais auteurs de la multiplication des crimes par le souci qu'ils ont d'une information exacte.
Le crime compliqué n'est pas celui qui échappe le plus à l'imitation: il semble même que ce soit le contraire; les abominables dépeçages le prouvent. Mais il y eut une série de monstrueux assassinats presque pareils, de 1886 à 1892, et ils étaient, dans leurs horreurs, d'une exécution difficile.
La dernière femme exécutée fut cette mégère, du nom de Thomas, qui avec l'aide de son mari et de son beau frère, avait brûlé vivante sa mère dans la cheminée de sa ferme. Cela semble presque incroyablement sauvage. Eh bien, huit cours d'assises, successivement, eurent à juger des affaires presque semblables, que la victime fut une femme ou un homme. A Courcelles, dans la Somme, un certain Geoffroy "imita" exactement la scène dépeçante qui s'était passée dans la ferme Thomas.
Les affreux exploits de "Jack l'Éventreur" ne sont ils pas encore un exemple frappant d'imitation criminelle, puisqu'il fut établi, tout au moins, que ces forfaits n'avaient pu être commis par le même individu, sorte de vampire qui avait créé la légende?

Une machine contre le mensonge.

Le professeur Munsterberg de l'Université d'Harvard, vient d'inventer deux machines destinées à sauver l'humanité des parjures et des menteurs.
Ce psychologue prétend qu'un homme ne peut délibérément altérer la vérité sans que son système nerveux en soit affecté. Il a donc construit deux appareils: l'ontomograph et le pneumograph, destinés à enregistrer les battements du pouls et du cœur des accusés appelés à se justifier.
Le professeur Munsterberg espère ainsi pouvoir suivre la trace de leurs émotions au moyen d'un graphique révélateur, et dire à la justice si, oui ou non, leurs dépositions sont exactes.

UN FOIE PARESSEUX

est un mal universel de tous les climats chauds, et il est commun partout, dans la chaude saison. Ses effets se font rapidement sentir, avec maux de tête, déperdition d'appétit, constipation, maux d'estomac, pauvreté de sang, boutons, teint blafard, nervosité, irritabilité, mélancolie, etc.—tous causés par les acides bilieux agissant sur le sang, et dont la guérison est l'épuration rapide du système avec le

THEDFORD'S BLACK-DRAUGHT

(MÉDICAMENT DU FOIE)

Véritablement aucun autre remède supérieur à celui-ci pour toutes les maladies de foie communes des climats chauds. Pendant plus de Soixante-Dix (70) ans, sa vente a augmenté, à tel point qu'il est maintenant le véritable remède végétal du foie. Rien ne prouve mieux son mérite que les imitations et contre-façons sans nombre qu'on en fait. Les marchands en ont imposé à tous les pharmaciens, et pas un de ceux-ci n'a au moins une imitation dans son stock. Ayez soin que VOUS obtenez le véritable. Les imitations sont préjudiciables. Cherchez le nom de "Theford" sur l'enveloppe jaune, car si vous avez le véritable il ne vous déçoit jamais. Essayez-le.

Chez tous les Pharmaciens, 25c et \$1.00.

Le voyage du secrétaire Root au Mexique.
Mexico, 27 septembre.—Le train spécial présidentiel qui se rend à la rencontre du secrétaire d'Etat Root est parti hier soir pour la frontière américaine. Le major Porfirio Diaz, fils du président de la république mexicaine, le lieutenant-colonel Cuellas, le major Pablo Escandon et plusieurs autres personnages distingués faisant partie de l'état-major présidentiel ont pris passage sur ce train.
De la frontière mexicaine le train se rendra jusqu'à San Antonio, Texas, où la bienvenue sera souhaitée au secrétaire Root par la délégation mexicaine.
Les inondations au Japon.
Victoria, Col. Brit., 27 septembre.—Des défilées parvenues aujourd'hui du Japon annoncent que de nombreuses inondations, dues aux pluies abondantes de ces jours derniers, ont dévasté diverses parties du pays. Le niveau de la rivière Otona-higawa s'est élevé de plus de 50 pieds en l'espace de trois jours.
La ville de Fukuchigama a été presque totalement détruite par l'inondation et 600 personnes ont perdu la vie.
La population des districts inondés est dans une profonde misère et le gouvernement est activement occupé à organiser des secours.
Le testament du professeur Ora Root.
Utica, N. Y., 27 septembre.—Le testament du professeur Ora Root, professeur de mathématiques au collège Hamilton, frère du secrétaire d'Etat Elihu Root, a été homologué aujourd'hui. Le défunt légua tous ses objets personnels et sa fortune à ses enfants.
Le dernier article du testament est rédigé en ces termes: "J'exprime ici le regret de ne rien trouver à laisser à mon frère Elihu pour lui prouver la profondeur et constante gratitude que je ressens pour ses nombreuses preuves d'affection fraternelle, mais je suis sûr que Dieu le bénira."

DIAMANTS, MONTRES, Bijoux en Argent et Or Massif.

A. M. HILL, 685 rue du Canal.

W. G. TEBALT,

Président de la Ligue Anti-Tuberculeuse de la Louisiane, 217 RUE ROYALE.